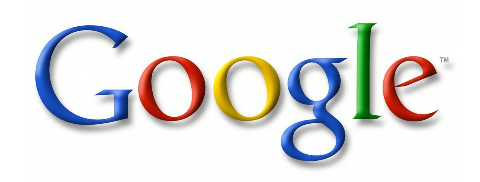
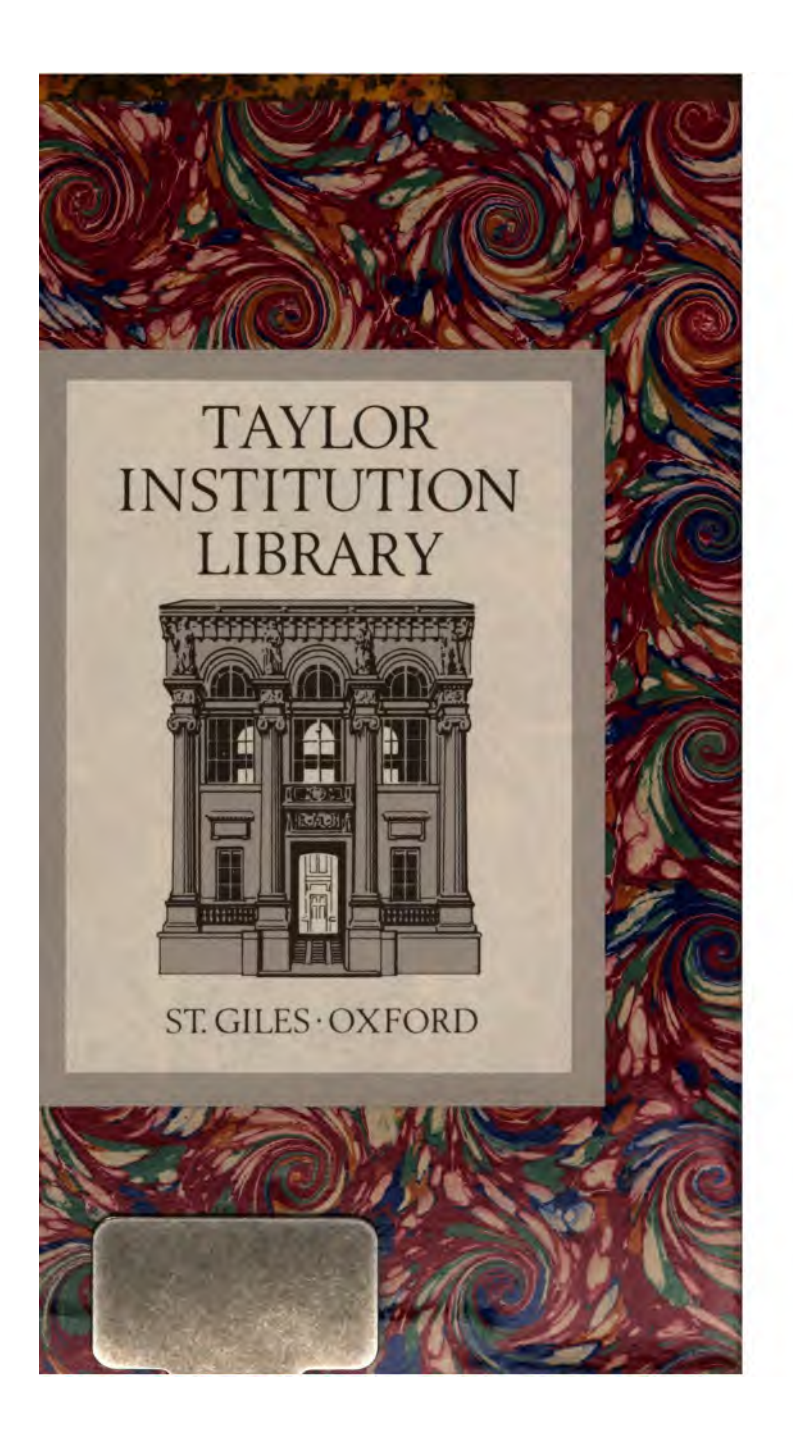





TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY
ST. GILES · OXFORD



Limited ed.

B

LES CHEFS-D'ŒUVRE INCONNUS

L'AMITIÉ

DE

DEUX JOLIES FEMMES

UN RÊVE

DE

MADEMOISELLE CLAIRON

TIRÉ A TRÈS PETIT NOMBRE

Il a été tiré, en outre, 20 exemplaires sur papier de Chine et 20 sur papier Whatman, avec *double épreuve de la gravure.*



A. Lalauze sc. Jouaust Ed. Imp. A. Salmon.

L'AMITIÉ DE DEUX JOLIES FEMMES

MADAME D'ÉPINAY

L'AMITIÉ
DE
DEUX JOLIES FEMMES

SUIVIE DE

UN RÊVE
DE
MADEMOISELLE CLAIRON

PUBLIÉS PAR MAURICE TOURNEUX

Eau-forte par Ad. Lalauze



PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXXV



AVERTISSEMENT

La biographie de Mme d'Épinay n'est plus à faire depuis que deux lettrés, MM. Lucien Perey et Gaston Maugras, nous ont conté, avec force documents inédits, sa JEUNESSE *et ses* DERNIÈRES ANNÉES. *On sait donc qu'à diverses reprises elle aida de son mieux Diderot à « porter le tablier » de la correspondance littéraire de Grimm durant les absences de celui-ci, et notamment en 1771, pendant qu'il accompagnait en Angleterre le prince Louis de Hesse-Darmstadt. C'est à cette époque qu'elle remit à Diderot les deux dialogues qu'on va lire et qui furent adressés aux abonnés royaux et princiers de Grimm pour suppléer à la disette des comptes rendus dramatiques dont elle s'était chargée. En insérant le premier dans les « feuilles »*

des 1er septembre, 1er et 15 octobre, Diderot l'avait fait précéder de ce court avertissement :

« Le petit ouvrage qui suit est d'une femme du monde qui a beaucoup de talent, qui vit avec quelques amis qui lui sont tendrement attachés et qui donne à la lecture, à l'étude et à la composition de quelques ouvrages délicats les moments qu'elle dérobe à des fonctions domestiques. Je n'ai obtenu d'elle ce dialogue qu'à la condition que je ne la nommerais pas. »

Jamais secret ne fut si bien gardé, et, quand le dialogue vit le jour en 1879, il était aussi parfaitement inconnu que s'il avait été écrit la veille; mais il n'échappa pas à l'attention des bons juges, et M. Alphonse Daudet le signalait en ces termes aux lecteurs du JOURNAL OFFICIEL *(12 mai 1879) :*

« Figurez-vous un Droz de 1771, le plus joli tableautin de mœurs, coquet, brodé, fanfreluché et qui, d'un trait léger mais sûr de son pastel, nous en apprend plus long qu'une fresque historique de vingt pieds. »

M. Daudet a consacré au RÊVE DE Mlle CLAIRON *une autre de ces études qui révèlent un sens critique si singulièrement aiguisé et qui restent jusqu'à présent enfouies entre un bulletin météorolo-*

gique et une mercuriale des halles et marchés (JOURNAL OFFICIEL, 26 *mai* 1879); *ce* RÊVE *n'est guère plus connu que l'*AMITIÉ DE DEUX JOLIES FEMMES, *bien qu'il ait été imprimé pour la première fois, il y a cinquante-cinq ans, dans le supplément de la* CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE *publié par Chéron et Thory, et c'était Grimm lui-même qui se chargeait cette fois de la présenter à sa clientèle couronnée.*

Le rêve que vous venez de lire est d'une femme, et je n'ai pas besoin d'ajouter d'une femme de beaucoup d'esprit. Ceux qui connaissent Mlle Clairon y reconnaîtront son ton, c'est à s'y tromper; quant à ses principes sur l'art dramatique, ce n'est pas tout à fait la même chose, et l'auteur a raison de craindre qu'elle ne se souvienne jamais d'un seul mot de son entretien avec le protégé de M. Monet. Vraisemblablement elle se trouverait offensée de la justice qu'elle rend ici au charmant Caillot, à qui je la crois fort éloignée d'accorder le rang qu'il mérite, et qu'il prendra bien tout seul. Quant à Le Kain, ce nom sinistre n'a jamais souillé sa bouche; ou, pour parler un langage

moins partial, M. Le Kain et Mlle Clairon se sont illustrés par une inimitié si franche, si sincère, si invétérée, qu'il est impossible qu'ils se rendent jamais justice. Mlle Clairon, ayant vu jouer Caillot à Lyon avant qu'il vînt à Paris, voulut l'engager à débuter à la Comédie-Française dans les rôles de troisième emploi, c'est-à-dire dans les tyrans, les amoureux dédaignés, etc. Caillot lui dit : « Je vous avoue, Mademoiselle, que si je me destinais au Théâtre-Français, j'aurais l'ambition d'essayer les premiers rôles. » Mlle Clairon le regarde d'un air majestueux, et lui dit : « Le projet en est beau ; mais, mon ami, vous avez le nez trop court. » Caillot nous a prouvé depuis qu'il savait s'allonger le nez et le proportionner à l'importance d'un rôle : cependant la remarque de Mlle Clairon, quoiqu'elle fasse d'abord rire, est d'une personne d'esprit et de goût. Une remarque plus importante que vous tirerez de la lecture de ce *Rêve,* c'est que l'éducation la plus libérale et l'instruction la plus soignée sont de première nécessité pour former un grand acteur, et qu'aussi longtemps que cette profession restera avilie par nos préjugés gothiques, l'art théâtral

ne sera jamais porté au degré de perfection dont il est susceptible.

Les dates ont ici, comme toujours, leur importance et leur signification. C'est à la fin de 1770 que Diderot jeta sur le papier les réflexions que lui avait inspirées la brochure de Sticotti sur GARRICK ET LES ACTEURS ANGLAIS, *d'où devait naître le* PARADOXE SUR LE COMÉDIEN : *le* RÊVE DE Mlle CLAIRON, *comme l'*AMITIÉ DE DEUX JOLIES FEMMES, *est de 1771 ; or, ce serait ne pas connaître le philosophe que de supposer qu'ils sont sortis de son cabinet tels qu'ils y étaient entrés. Non seulement la forme souple et flottante du dialogue, où il était passé maître, et qui permet toutes les objections, tous les retours et toutes les incidences, se prêtait mieux qu'aucune autre à ces collaborations tacites dont il était coutumier, mais on retrouve dans la pensée dominante du* RÊVE, *comme dans les réflexions chagrines de Grimm, l'écho de ses théories. Écoutez plutôt le premier interlocuteur du* PARADOXE, *c'est-à-dire Diderot lui-même :*

Si l'on voit si peu de grands comédiens, c'est que les parens ne destinent point leurs enfans

au théâtre ; c'est qu'on ne s'y prépare point par une éducation commencée dans la jeunesse ; c'est qu'une troupe de comédiens n'est point, comme elle devroit l'être chez un peuple où l'on attacheroit à la fonction de parler aux hommes rassemblés pour être instruits, amusés, corrigés, l'importance, les honneurs, les récompenses qu'elle mérite, une corporation formée, comme toutes les autres communautés, de sujets tirés de toutes les familles de la société, et conduits sur la scène, comme au service, au Palais, à l'Église, par choix ou par goût et du consentement de leurs tuteurs naturels.

Les « préjugés gothiques » dont parle Grimm n'étaient pas le seul obstacle à cette étude de la bonne société que la fausse Mlle Clairon conseillait à son protégé : Diderot mettait beaucoup plus brutalement le doigt sur la plaie.

Qu'est-ce qui leur chausse le socque ou le cothurne? dit-il en parlant des jeunes acteurs. Le défaut d'éducation, la misère et le libertinage. Le théâtre est une ressource, jamais un choix. Jamais on ne se fit comédien par goût pour la vertu, par le désir d'être utile dans la

société et de servir son pays ou sa famille, par aucun des motifs honnêtes qui pourroient entraîner un esprit droit, un cœur chaud, une âme sensible, vers une aussi belle profession.

C'était là, on le voit, la doctrine courante des familiers de la Chevrette ou de la rue Sainte-Anne, et, s'il est assez difficile de déterminer la part qui revient ici à chacun, il faut au moins admettre que le fond, sinon la forme, porte bien la marque de fabrique de l'atelier de la rue Taranne.

Ce qu'en revanche Diderot n'y avait certainement pas ajouté, ce qu'une femme seule pouvait y mettre, ce sont ces détails de mode et d'ameublement qui, en faisant la joie des délicats, sont le désespoir des éditeurs consciencieux, car l'explication des hiéroglyphes est assurément moins laborieuse. Les modes sont comme les parfums : on ne les définit bien que par comparaison. Or, que pourrions-nous aujourd'hui rapprocher des « considérations », un moment victorieuses des paniers; des « montauciels », dont le nom et la vogue dataient du DÉSERTEUR *de Sedaine; des « petites respectueuses », des « zéphirs » et des « archiduchesses » du* TRAIT GALANT? *Mais qu'est-il besoin*

d'une copieuse glose, et pourquoi retenir si longtemps le lecteur, quand il lui suffit, pour savoir où et quand se passe la scène, de jeter les yeux sur le frontispice coquet où M. Lalauze s'est montré une fois de plus le rival heureux d'Eisen et de Gravelot?

MAURICE TOURNEUX.





L'AMITIÉ

DE

DEUX JOLIES FEMMES

I

La marquise d'Inville avoit fait connoissance avec la comtesse d'Ercé à l'occasion d'un bal qui fut donné chez l'ambassadeur d'Espagne. Toutes deux y arrivèrent séparément, habillées de la même façon. Ce hasard fort naturel leur sembla l'effet d'une sympathie décidée. Elles étoient jolies, sans que l'une pût avoir quelque avantage sur l'autre; à peu près du même âge; l'esprit orné

des mêmes riens. Elles dansèrent ensemble, parlèrent pompons, et se quittèrent persuadées qu'elles étoient faites pour s'aimer à la folie. En conséquence, on se fit des visites; on mit une vivacité extrême dans les petits soins; on ne pouvoit jamais être assez tôt ensemble, ni se résoudre à se séparer.

Il y avoit déjà six mois que cette tendre amitié subsistoit avec la plus grande violence, lorsque la comtesse d'Ercé envoya dire à son amie qu'elle étoit malade et qu'il seroit honnête de venir passer la journée avec elle. A l'instant la marquise y court. La comtesse, dont l'indisposition n'étoit qu'une fantaisie, la reçut avec un air d'abattement qui fit jeter les hauts cris à son amie, qui lui dit tendrement : « Qu'avez-vous donc? Vous êtes pâle comme la mort. »

LA COMTESSE.

Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. Imaginez, ma chère amie, ce que c'est que d'avoir un vilain chien qui vient aboyer sous vos fenêtres : d'impatience je me suis levée, et, comme j'allumois ma bougie, j'ai aperçu sur mon lit une grosse araignée.

LA MARQUISE.

Ah! grands dieux! Et vous ne vous êtes pas évanouie?

LA COMTESSE.

Non, Dieu merci! J'ai eu assez de courage pour sonner mes femmes. Leurs recherches ont été inutiles, la vilaine bête ne s'est point trouvée; et, ne voulant pas courir les risques de recoucher avec elle, j'ai achevé la nuit sur cette chaise longue où vous me voyez.

LA MARQUISE.

Je ne suis point étonnée de votre changement, ma chère amie; mais, si vous étiez raisonnable, vous prendriez quelque calmant... Je vous trouve un feu dans la peau... Voyons cette tête. Ah! elle est brûlante!

LA COMTESSE.

Rassurez-vous, ma chère amie, ce n'est rien. Le plaisir de vous voir, de passer la journée avec vous, fera disparoître tous mes maux. Soupez-vous pas ici?

LA MARQUISE.

Assurément; mais, dites-moi, n'aurez-vous pas des femmes?

LA COMTESSE.

Oh! pour cela, non; quand on ne se porte pas bien, elles sont encore plus gênantes. L'abbé Minet viendra nous lire quelques-uns de ses ouvrages pour nous provoquer au sommeil; et puis le comte arrivera pour nous faire la chouette après l'Opéra; c'est tout ce qu'on peut en tirer, comme vous savez. J'avois fait dire au chevalier de Jalais de venir, mais il donne à souper dans sa petite maison à des filles; vous concevez qu'il n'y a rien qu'on puisse mettre à la place de ce bonheur: c'est une affaire importante.

LA MARQUISE.

Mais, ma chère amie, ne trouvez-vous pas que le goût de ces créatures-là devient par trop à la mode?

LA COMTESSE.

Ah! c'est un grand défaut dans la société! cela donne à tous ces petits messieurs un ton vis-à-vis des femmes qui, en vérité, finiroit par les brouiller avec elles, s'il n'étoit pas absolument impossible de s'en passer: car enfin, ma chère amie, vous conviendrez qu'il seroit dur d'être livré aux femmes pour toute nourriture.

LA MARQUISE.

Aux femmes! Je ne conçois rien de pire. Ma mère a ce goût, par exemple; on ne peut arriver chez elle qu'on n'y trouve un cercle établi : réellement il y a de quoi périr. Pour moi, cela me donne des vapeurs; aussi j'y vais le moins que je puis. Mais laissons là ma mère et ses caillettes, parlons de l'abbé; malgré ses prétentions, je le crois assez bon homme.

LA COMTESSE.

Lui? c'est le meilleur enfant que je connoisse; il vient quand je le désire; il s'en va quand il me plaît : en un mot, j'en fais ce que je veux.

LA MARQUISE.

J'entends; c'est ce qu'on appelle un pis aller.

LA COMTESSE.

Oui, et très passable. Par exemple, dans ma dernière maladie, il ne me quitta pas; et, lorsque je commençai à pouvoir causer sans fatigue, il m'amusa d'une infinité de bons contes sur mon mari : il est son confident, comme vous savez, et vous ne pouvez vous imaginer toutes les bêtises qu'il lui dit.

LA MARQUISE.

Eh bien! vous savez ce qu'on pense sur vous.

LA COMTESSE.

Assurément. Mon mari m'aimeroit, dit-il, à la folie, s'il pouvoit espérer quelque retour; ma figure a l'honneur de lui plaire, mon caractère l'amuse; mais je suis trop dissipée, et les affaires de ma maison ne m'occupent pas assez. Il est réel que dans les commencemens de notre mariage il voulut me prêcher cette triste morale; mais je vous ferai grâce, s'il vous plaît, de tous les plats discours qu'il me tint alors pour m'engager tendrement à devenir une sotte.

LA MARQUISE.

Si vous l'étiez, ma chère, peut-être auriez-vous de quoi lui plaire davantage. Avouez qu'il seroit assez plaisant de voir une jeune et jolie femme comme vous compter ses livres et payer ses marchands!

LA COMTESSE.

Ah! c'est un ridicule que je ne prendrai pas.

LA MARQUISE.

Je vous crois très exempte de celui-là; mais

en tout craignez de laisser établir certaines règles chez vous : il y a longtemps qu'il est prouvé que l'économie d'une femme ne replâtre jamais les ravages qu'un homme s'occupe de faire à sa fortune.

LA COMTESSE.

Mais en effet, ma reine, puisqu'il est reçu que ces messieurs peuvent et doivent même dissiper leurs biens, je voudrois savoir pourquoi ils trouvent mauvais qu'on les aide.

LA MARQUISE.

C'est que qui dit mari dit tyran.

LA COMTESSE.

Ah ! Marquise, cette règle n'est pas tout à fait générale, je suis même forcée de convenir que le mien ne l'est pas : s'il n'avoit pas la sotte prétention de me plaire, il n'auroit en vérité de ridicules que ceux qui sont aimables. Mais dites-moi donc comment se gouverne votre seigneur et maître.

LA MARQUISE.

A merveille ; c'est l'homme de Paris que je vois le moins. Ordinairement je ne me couche que quand il se lève.

LA COMTESSE.

Bon, et pourquoi cela?

LA MARQUISE.

Il a la rage de dîner, et vous savez que ce repas me met à la mort. Heureusement il s'est fait un nombre de parasites qui viennent lui tenir compagnie; mais, comme ce ne sont pas des gens qui me conviennent, il se passe de la mienne; enfin, pour tout dire, il est dévot.

LA COMTESSE.

Ah! grands dieux! je vous plains.

LA MARQUISE.

Franchement, cela est un peu dur, d'autant plus qu'il croit pécher en me donnant une modique pension de deux mille écus, parce que, dit-il, je n'en emploie pas un sol en œuvres pies. J'avoue que la brièveté de cette somme me causeroit un peu d'humeur si la fortune ne me favorisoit pas; mais vous savez que je joue heureusement, et que je ne manque pas de moitiés.

LA COMTESSE.

C'est une ressource, j'en conviens; mais quand elle vous manquera, pour tirer un bon

parti de votre mari, je vous conseille de vous faire janséniste.

LA MARQUISE.

Je me ferois plutôt le diable. Si vous voyiez ce qui entoure M. d'Inville, les figures qui font sa tendre société, cela vous feroit horreur.

LA COMTESSE.

Eh bien, ma reine, voilà comme nos parens nous sacrifient au désir de se débarrasser de nous. Le bien de M. d'Inville a tenté les vôtres; ils n'ont pas voulu voir autre chose.

LA MARQUISE.

Eh! que m'importe ce bien, puisque je n'en jouis pas?

LA COMTESSE.

Vous avez raison ; aussi je conclus que nous sommes très mal assorties, et par conséquent fort à plaindre; mais la tendre amitié qui nous unit doit alléger le poids de notre infortune : c'est dans ces coups du sort que l'on sent toute la douceur et tout le prix de ce sentiment; que l'on dépose avec délices dans le sein de ce qu'on aime le secret de ses peines ou de ses plaisirs. Par exemple, en ce moment, j'oublie mon mari,

sa bêtise et son ridicule amour : car enfin il m'aime, et, s'il ne le dit pas plus souvent, c'est que je sais l'en empêcher. Au moins, Marquise, vous avez ce tourment-là de moins.

LA MARQUISE.

Il est vrai, mon mari m'abhorre, je le vois peu; mais son avarice n'est-elle rien? Croyez qu'elle m'est aussi insupportable que la tendresse du vôtre me le paroît; mais comment obvier à cet inconvénient?

LA COMTESSE.

Marquise, je n'y vois de remède qu'un peu de philosophie et beaucoup de dissipation. A propos de cela, il me semble que le plaisir de vous voir a fait disparoître toutes mes misères. Tenez, je suis presque tentée de vous faire une proposition.

LA MARQUISE.

Quoi?

LA COMTESSE.

Ce seroit d'aller promener aux boulevards.

LA MARQUISE.

Ah! mon Dieu! j'ai renvoyé mes chevaux.

LA COMTESSE.

Qu'est-ce que cela fait? On va mettre les miens à ma voiture neuve; je serai enchantée que vous en ayez l'étrenne, vous m'en direz votre avis. Ne me trouvez-vous pas trop négligée pour me montrer aujourd'hui?

LA MARQUISE.

Ah! vous n'êtes pas sincère, ma chère amie; regardez-vous dans cette glace, elle vous dira que vous n'avez jamais été plus jolie, même le jour du bal où je vous vis la première fois.

LA COMTESSE.

Marquise, ce souvenir me flatte, puisque ce moment est l'époque de notre connoissance; mais dites-moi vrai, ai-je assez de rouge?

LA MARQUISE.

Oui, pour le jour; ce soir, en rentrant, vous en remettrez.

LA COMTESSE.

Je vais donc sonner pour qu'on mette mes chevaux. (*A un valet de chambre.*) Dupré, dites qu'on mette les petites jumens baies à la voiture neuve, et que mes femmes descendent pour me passer une robe. Je ne mettrai que

ma considération, les boucles de chien, la petite respectueuse; j'ôterai aussi ce bonnet de dentelle, il est d'un blanc qui me sied à faire peur. Écoutez, dites qu'on m'apporte en même temps cette archiduchesse du *Trait Galant;* leurs zéphirs sont montés à faire horreur.

LA MARQUISE.

Vous prenez dans cette boutique, j'en suis charmée; on m'y sert à ravir, et cela à crédit, tant que je veux. Sûrement, elles m'aiment à la folie.

LA COMTESSE.

Je le crois; peut-on faire autrement quand ou vous connoît? Mais savez-vous bien que, sans y penser, je fais ma toilette devant vous?

LA MARQUISE.

Bon! quelle folie! Les complimens sont bien placés vis-à-vis d'une amie! Ah! le joli déshabillé! Combien vous coûte ce taffetas?

LA COMTESSE.

Je l'ignore; j'ai trouvé cet ajustement étalé sur mon lit hier soir en rentrant.

LA MARQUISE.

Et qui croyez-vous qui ait eu cette imagination galante?

LA COMTESSE.

Mais vraiment je pense que c'est mon mari; sans cela...



LA MARQUISE.

Écoutez donc, ma reine; cette surprise agréable pourroit bien vous engager à quelques complaisances.

LA COMTESSE.

Paix! je n'aime point les prédictions, et vous n'êtes point destinée à devenir un oiseau de mauvais augure. Ah çà, me voilà prête; nous partirons quand il vous plaira. (*A ses gens.*) S'il vient quelqu'un, faites entrer... Oh! vraiment non; j'avois oublié que nous voulions être seules. On fermera donc la porte à tout le monde, excepté à l'abbé et à monsieur le comte; n'est-il pas vrai, Marquise?

LA MARQUISE.

Sans doute, il est bien juste que ce mari galant jouisse au moins aujourd'hui du plaisir de vous admirer.

LA COMTESSE.

Vous m'avouerez que c'est acheter un peu cher ses petits soins; mais il est des usages dans le monde auxquels on est forcé de s'assujettir. Comment trouvez-vous mon équipage?

LA MARQUISE.

Digne de votre goût : c'est tout dire.

LA COMTESSE.

Allons, montez. (*A ses gens.*) Aux boulevards!





II

La Comtesse.

A quoi rêvez-vous donc?

La Marquise.

Je pensois qu'il y a six mois que nous sommes presque toujours ensemble et que nous n'avons pas encore eu la plus petite plainte à faire l'une de l'autre; en vérité, cela fait notre éloge.

La Comtesse.

Sans doute; nous allons donner à Paris l'exemple de la constance. Vous riez?

La Marquise.

Nous aurions fait là un très beau miracle; mais, à vous parler franchement, je le crois au-dessus de nos forces, ne désirons pas de renverser l'ordre établi. Le ridicule des autres est un amusement sûr pour nous.

LA COMTESSE.

On dit qu'il fait plus qu'amuser; quelquefois il corrige.

LA MARQUISE.

Erreur : cela se peut dire, mais jamais cela ne se pratique. Ah! qu'il fait beau! si nous baissions les panneaux, nous aurions plus frais et nous verrions mieux.

LA COMTESSE.

De mon côté ils resteront fermés si vous le voulez bien : je n'ai ni fleurs ni diamans dans mes cheveux.

LA MARQUISE.

Laissons à part la modestie, Comtesse; nous savons l'une et l'autre ce que nous valons. De foibles ornemens n'ajoutent rien aux agrémens de la figure. Qu'est-ce que tout le monde dit en nous voyant?

LA COMTESSE.

Mais on dit que nous sommes charmantes.

LA MARQUISE.

Vous voyez bien qu'il faut que cela soit. Votre mari lui-même...

LA COMTESSE.

Ah! fi donc! ne m'en parlez plus; toutes les fois que j'y pense, j'en ressens une honte...

LA MARQUISE.

Il est vrai que cela est assez fade.

LA COMTESSE.

Comment, fade! dites mieux, bourgeois.

LA MARQUISE.

Je crois qu'il s'est douté que nous parlions de lui, car je l'aperçois de loin dans sa désobligeante bleue.

LA COMTESSE.

Mon Dieu! j'espère que la fantaisie ne lui prendra pas de descendre de voiture pour venir dans la nôtre; il y auroit un ridicule...

LA MARQUISE.

Non, non, ma reine; il passe, et vous en serez quitte pour une petite mine agréable.

LA COMTESSE.

Quelle sottise! Dites-moi, Marquise, quel est ce carrosse rempli de femmes dont les visages sont si verts? Cela ressemble beaucoup à un détachement du cercle de votre mère.

LA MARQUISE.

Je vais vous l'apprendre. La comtesse de..., que vous voyez dans le fond, est une intrigante maladroite qui désire tout et qui n'obtient rien; l'ambition lui a fait quitter le rouge, afin de s'épauler de la clique des dévots. En attendant, la fille, que vous voyez de ce côté-ci, est la victime des sottes prétentions de sa mère : plusieurs gens m'ont dit cependant que cette pauvre enfant donnoit franchement dans le panneau; mais vous verrez que ce sera l'ennui qui l'aura conduite insensiblement dans le chemin de la perfection.

LA COMTESSE.

Ah! mon Dieu! cette malheureuse créature me fait pitié.

LA MARQUISE.

Oh! placez-la mieux, ma chère : car peut-être au même instant où vous vous intéressez à elle, on vous paye par le sentiment contraire.

LA COMTESSE.

Pourquoi donc?

LA MARQUISE.

C'est que les dévots se font une loi de blâmer

tout ce qu'ils envient et de mépriser tout ce qu'ils ne connoissent pas.

LA COMTESSE.

Vous leur en voulez, ma chère amie.

LA MARQUISE.

Écoutez donc, je suis payée pour cela; et mon mari donc!

LA COMTESSE.

Il est vrai, je n'y pensois pas. Vous avez là une jolie boîte.

LA MARQUISE.

Trouvez-vous? C'est Machard qui me l'a vendue aux étrennes; mais je la troquerai avant qu'il soit peu, car elle commence à me sortir par les yeux.

LA COMTESSE.

Oh! s'il y a déjà six grands mois que vous la portez, cela est bien honnête. Mais quel est cet objet de tristesse qui vient à nous?

LA MARQUISE.

N'allez-vous pas encore vous apitoyer mal à propos? Eh bien! c'est une veuve. Je ne connois pas d'état plus amusant, et je parierois que

celle-ci connoît toute la douceur de sa situation.

LA COMTESSE.

Si le défunt étoit maussade, comme il y a cent contre un à parier, n'a-t-elle pas raison d'être bien aise qu'il ne soit plus?

LA MARQUISE.

Je ne l'ai jamais connu; mais sa veuve porte un maintien si libre qu'on en doit augurer que c'est habitude de longue main.

LA COMTESSE.

En effet, elle a l'air d'avoir fait plus d'un esclave et de ne l'avoir guère été.

LA MARQUISE.

En ce cas elle a beaucoup perdu ; cependant je trouve qu'on est toujours bien à plaindre de devoir la liberté à la sottise ou à la fantaisie d'autrui : cela chiffonne l'imagination.

LA COMTESSE.

La sienne doit être très couleur de rose à présent; il n'y a de fâcheux que l'obligation de prendre un maintien si contraire aux sentimens de son cœur.

LA MARQUISE.

Ma chère amie, le particulier dédommage de la contrainte publique. Je vois ce soir notre veuve rentrer dans un petit boudoir aussi couleur de rose que ses idées, attendre sur un sopha le plus élégant de la nombreuse cour que la décence de son état lui permet d'avoir.

LA COMTESSE.

Je me fais ce tableau comme vous. A quel nombre la réduirons-nous pour que le public n'en médise pas ?

LA MARQUISE.

Soyons modestes, je fixe son souper à trente couverts.

LA COMTESSE.

Ah ! cela est honnête ; mais que ferons-nous de ces gens-là ? L'indiscrétion est si grande dans ce monde que je tremble qu'on ne lui tienne quelques propos qui lui rappellent le souvenir de ce cher défunt.

LA MARQUISE.

D'abord nous les ferons bien souper, parce qu'il n'est pas défendu de vivre quand un mari

est mort; ensuite nous les ferons jouer au cavagnol.

LA COMTESSE.

Jouer chez une veuve! Y pensez-vous?

LA MARQUISE.

Si c'étoit aux cartes, je vous en passerois le scrupule; mais tirer des boules, c'est sans conséquence.

LA COMTESSE.

En vérité, ma reine, je serois presque tentée de vous croire méchante. (*A un pauvre qui demande l'aumône.*) Nous laisserez-vous en repos?

LE PAUVRE.

Mes bonnes dames, une pauvre petite charité.

LA MARQUISE.

On vous dit qu'il n'y a rien. Véritablement ces gens-là sont insupportables. Eh bien! vous disiez donc que j'étois méchante?

LA COMTESSE.

Écoutez donc; vous interprétez le prochain très plaisamment, mais...

LA MARQUISE.

Ne voulez-vous pas que je me tue l'imagi-

nation à mentir ou bien à prêter aux autres des vertus et des qualités que sûrement ils ne m'adjugent pas?

UNE REVENDEUSE.

Mes belles dames, voulez-vous des bonnets à la chancelière? J'ai des Montauciels, des plumes de héron à vingt-quatre sols, de jolis éventails à la grecque, à bon marché, et des savonnettes qui blanchissent la peau comme un lys. Voyez, mes belles duchesses; toutes les dames de qualité s'en servent.

LA MARQUISE.

Laissez-nous, ma bonne ; regardez-nous, et voyez si votre secours nous est nécessaire!

LA REVENDEUSE.

Je vois bien que ces dames ont la peau blanche comme du satin; aussi n'est-ce que pour l'entretenir toujours dans ce bel état que je leur propose de m'acheter quelque chose.

LA MARQUISE.

Dites donc, ma bonne, avez-vous blanchi bien du monde avec votre secret?

LA REVENDEUSE.

Assurément, Madame. Voyez passer la com-

tesse de... tous les jours ici en carrosse à six chevaux; avant d'avoir fait usage de mes savonnettes, ce n'étoit qu'un petit pruneau relavé.

LA MARQUISE.

Elle a raison, Comtesse : car c'est à présent une poupée de palais. Allez, ma bonne, nous ne voulons rien.

LA REVENDEUSE.

Quoi! ces dames ne m'achèteront rien? Ah! quand ce ne seroit que pour m'étrenner. (*La comtesse lève la glace au nez de la revendeuse.*) Mon Dieu, vous êtes bien fières! Dieu merci, tout le monde ne le porte pas si haut.

LA COMTESSE.

Eh bien! ces créatures-là sont-elles assez insolentes!

LA MARQUISE.

Cela est tout simple : il y a une infinité de caillettes qui les gâtent en prenant avec elles le ton de la familiarité.

LA COMTESSE.

Véritablement, je crois qu'on leur achète du

blanc; je suis fâchée, pour la curiosité, de n'en avoir pas fait emplette.

LA MARQUISE.

Fi donc! vous auriez osé mettre de ces horreurs sur votre teint?

LA COMTESSE.

Oh! que non; j'en aurois fait l'essai sur ma femme de chambre... Mais qui saluez-vous donc là, Marquise?

LA MARQUISE.

C'est la petite procureuse; elle prend depuis quelque temps un maintien empesé qui la constitue bien femme d'un homme de robe. La pauvre enfant n'est entourée que de cela. Si quelques gens du bon air ne la prennent pas en pitié, je la vois ennuyée et ennuyante jusqu'au jour du jugement. Ah! voici cette vieille relique de duchesse.

LA COMTESSE.

Grand Dieu! cet objet est plus que ridicule, il est effrayant; cela devroit être banni des endroits publics, quand ce ne seroit que par égard pour les femmes grosses.

LA MARQUISE.

Je ne vous suppose pas dans ce cas, ma chère amie; ce seroit, par exemple, une gentillesse que je ne vous pardonnerois pas.

LA COMTESSE.

Pourquoi donc? Ne suis-je pas assez jeune encore pour avoir des enfans?

LA MARQUISE.

Oui, et assez jolie pour donner le désir d'en faire; mais ce devoir conjugal est une si sotte chose...

LA COMTESSE.

Ah! pour cela, oui! je ne connois rien de si mal imaginé.

LA MARQUISE.

Savez-vous pourquoi? C'est, comme je vous l'ai dit, qu'on nous assortit tout de travers; on choisit aux femmes des hommes qu'il ne leur seroit jamais venu en tête de prendre; cela leur donne de l'humeur, et puis l'on est étonné qu'elles aient des amans.

LA COMTESSE.

Eh! mais oui, c'est qu'on s'étonne de tout en ce monde.

LA MARQUISE.

A propos d'amans, Comtesse, dites-moi vrai : en avez-vous ?

LA COMTESSE.

Voilà une bonne question ! Non ; et vous ?

LA MARQUISE.

Moi ? jamais ; fi donc ! J'ai été attaquée cent fois ; mais j'ai eu le courage de résister.

LA COMTESSE.

Cela n'est pas bien difficile, à ce que je crois, quand on n'aime pas ; cependant vous parlerai-je vrai ? On disoit que Saint-Brice avoit soupiré pour vous plus de quinze jours : c'est l'homme de France le plus dangereux pour les femmes ; il n'en a jamais, dit-on, trouvé de cruelles.

LA MARQUISE.

Eh bien, vous en voyez une : que cela vous donne un peu de respect pour moi.

LA COMTESSE.

Bon ! vous m'étonnez. Ce qu'on m'a dit des dangers de la séduction est donc une fausseté ? Je vous avoue qu'il m'a fait une telle peur qu'il m'est arrivé plus d'une fois d'éviter de me trou-

ver dans les endroits où je savois que je pourrois le rencontrer : car j'ai pour maxime de fuir le danger; c'est le plus sûr.

LA MARQUISE.

J'ai plus de courage dans l'esprit; ces sortes de triomphes flattent ma vanité, et j'ai vengé mon sexe en humiliant le plus superbe des humains. En vérité, ma chère amie, vos craintes me font pitié. Savez-vous bien que, s'il les connoissoit, vous courriez grand risque?

LA COMTESSE.

Point tant que vous l'imaginez, ma reine; il n'est pas décidé qu'un fou, un volage, enfin un homme sans principes, pût plaire, parce qu'absolument il le voudroit.

LA MARQUISE.

Bon; je vois avec plaisir que vous n'êtes pas aussi craintive que vous vouliez d'abord le paroître. En effet, les hommes ont tant de défauts qu'ils se nuisent à eux-mêmes dans notre esprit; on peut se sentir quelquefois des velléités de les aimer, mais leur mauvaise conduite et le peu de sentiment dont ils payent les nôtres nous rendent plus sages.

LA COMTESSE.

Cela est vrai. Le hasard peut-être aussi, encore plus que la réflexion, fait presque tous les frais de cette sagesse. Je serois tentée de croire que ce sont les foiblesses des hommes qui nous rendent fortes, ou leurs forces qui nous rendent foibles. Qu'en pensez-vous?

LA MARQUISE.

Moi, je trouve, ma chère amie, que vous parlez comme un oracle, excepté que vous êtes beaucoup plus éclairée. Mais que vois-je passer de ce côté?

LA COMTESSE.

Comment! vous ne reconnoissez pas le petit Montfort, le singe de Saint-Brice, une petite chenille qui croit qu'il est du bon air de vivre en mauvaise compagnie?

LA MARQUISE.

Vous le connoissez donc?

LA COMTESSE.

Dieu m'en préserve!

LA MARQUISE.

Eh bien, je le connois, moi, et j'entends dire

partout qu'il fait une dépense enragée; cela ne laisse pas de lui donner une certaine consistance dans le monde.

LA COMTESSE.

Oui, si de vivre avec des filles et même de les escroquer en peut donner. Je vous dirois de lui cent choses plus infâmes les unes que les autres, si je voulois m'en donner la peine.

LA MARQUISE.

C'est grand dommage, car je n'ai guère vu de plus jolie figure.

LA COMTESSE.

Cela suffit-il pour plaire?

LA MARQUISE.

Écoutez donc; une figure est de quelque considération.

LA COMTESSE.

En ce cas, vous n'en accorderez pas à celle qui passe de ce côté; regardez-la.

LA MARQUISE.

Fi! c'est ce vilain chevalier d'Arles; sa laideur est notée dans tout Paris. N'avouerez-vous

pas avec moi qu'il est triste d'être le porteur d'un pareil visage?

LA COMTESSE.

J'en conviens; mais on m'a dit qu'il étoit bon homme.

LA MARQUISE.

S'il ne l'étoit pas, que seroit-il donc?

LA COMTESSE.

Peut-être un Montfort, et ce seroit encore pis.

LA MARQUISE.

Comment donc! Comtesse, vous lui en voulez cruellement! Savez-vous bien que votre momie embaumée, dont vous vous faites si généreusement le chevalier, a le défaut d'être d'un arrangement que je pourrois nommer avarice, si je ne craignois de vous déplaire?

LA COMTESSE.

Oh! ne vous gênez pas; c'est un plaisir de n'être pas toujours du même avis. J'ai bien critiqué votre Montfort; il étoit juste que votre colère retombât sur ce pauvre chevalier d'Arles.

LA MARQUISE.

Je vous proteste, ma chère amie, que, s'il n'y

avoit que lui et moi pour repeupler le monde, il finiroit.

LA COMTESSE.

Je crois au moins que, si tous les hommes lui ressembloient, on verroit plus de Lucrèces.

LA MARQUISE.

C'est un beau rôle à jouer au moins, mais il est triste. Je parie qu'à commencer par vous, ma chère amie, vous en seriez lasse à la longue, et qu'un beau jour un amant, tel fût-il, feroit disparoître l'héroïne. Ah çà! de bonne foi, si dans cet état de détresse il ne se présentoit à vos yeux que les deux personnages dont nous parlons, lequel détermineroit votre résignation ou votre choix?

LA COMTESSE.

Je voudrois que vous me donnassiez la permission d'en prendre un troisième.

LA MARQUISE.

Non, je suis rigoureuse; je ne vous laisse même pas votre abbé pour pis aller.

LA COMTESSE.

Mais, en vérité, Marquise, vous êtes folle; à quoi bon cette supposition?

LA MARQUISE.

Mon Dieu, tous les jours on en fait d'aussi ridicules; c'est parler pour parler. Allons, optez.

LA COMTESSE.

Mais vous êtes rigoureuse à l'excès; je vous répète que ni l'un ni l'autre ne me plaît.

LA MARQUISE.

Qu'est-ce que cela fait? On prend souvent des amans en réalité qui ne plaisent pas davantage, et je vous en tiens quitte à meilleur marché, comme vous voyez. Comment! vous rêvez? Il faut donc bien du temps pour vous déterminer?

LA COMTESSE.

Vous le voulez? Eh bien, puisqu'il faut absolument répondre à cette folie, je me décide en faveur de cette figure choquante qui vous déplaît.

LA MARQUISE.

Je reste pétrifiée. Comment! une jolie femme pourroit approcher son visage d'un groin?

LA COMTESSE.

Je vois que vous aimeriez mieux Montfort.

LA MARQUISE.

Comment! si je l'aimerois mieux! Mais, je vous le répète, c'est une des plus jolies créatures que nous ayons dans Paris.

LA COMTESSE.

Je vous étonnerai donc bien quand je vous dirai que, selon ma façon de penser, cet article ne m'arrêteroit pas. Il me semble qu'on ne regarde pas trop si un homme a un visage.

LA MARQUISE.

Pour moi, je ne regarde à rien; mais encore ne faut-il pas faire un choix qui donne un ridicule.

LA COMTESSE.

Qu'appelez-vous un ridicule? S'il n'en a pas à mes yeux, n'est-ce pas l'essentiel? Vous verrez qu'on prend un amant pour faire sa cour au public.

LA MARQUISE.

Eh mais, on doit le compter pour quelque chose. Pour moi, si j'avois un amant qui fût laid, je serois fort humiliée de l'entendre dire; et cette mortification à la longue pourroit lui nuire.

LA COMTESSE.

Mais évitez donc l'absurdité de cette opinion. A-t-on jamais aimé pour les autres?

LA MARQUISE.

J'admire votre délicatesse. Convenez au moins qu'il faut avoir de la sensibilité à revendre pour se mettre si aisément au-dessus du ridicule. N'entendez-vous pas ce qu'on dit tous les jours sur le choix des femmes? La jolie figure d'un amant porte avec elle l'excuse de la séduction; si un jour elle fait votre malheur, on vous plaint. Les conquêtes qui se présentent pour nous en consoler en sont plus brillantes. Si, au contraire, le premier choix n'est pas applaudi, on ne voit en nous qu'une grossièreté de sentimens qui, en nous privant de ce que l'amour a de plus doux, nous fait perdre à jamais l'espoir d'un plus heureux succès. Sachez, enfin, qu'en amour ce sont les hommes qui font la réputation des femmes.

LA COMTESSE.

Mes idées sur ce sujet sont donc bien absurdes; je croyois que le moyen le plus sûr de se perdre dans le monde étoit de devenir l'objet

de la jalousie de cette populace de caillettes qui semblent chercher un nouvel éclat dans le nombre de leurs conquêtes. Si votre amant est aimable, toutes veulent vous le ravir.

LA MARQUISE.

Eh bien, s'il veut s'enfuir, on ne le retient pas; mais si, par hasard, il est constant, quel triomphe!

LA COMTESSE.

Constant?... Quoi! vous ne savez pas que le sentiment de tous ces beaux messieurs réside dans leur amour-propre?

LA MARQUISE.

C'est-à-dire, belle reine, que vous vous déciderez à croire qu'on n'est véritablement aimée que d'un magot. S'il faut être laid pour vous plaire, il vous sera aisé de faire des conquêtes. Oh! la belle cour que je vous vois! Ah! ah! ah!

LA COMTESSE.

N'en riez pas tant. Ne conviendrez-vous pas que je serois aimée avec plus de délicatesse?

LA MARQUISE.

S'il n'en avoit pas jusqu'au point de mourir; si son amour ne vous procuroit pas à chaque

instant les plus tendres élégies; qu'il ne vous donnât pas tous les soirs les fêtes les plus galantes, qu'il ne jouât pas le plus gros jeu et qu'il ne fût pas à vos ordres comme un chien barbet, il ne seroit bon qu'à jeter par une fenêtre.

LA COMTESSE.

Ah! Marquise, je ne suis pas d'un naturel si dispendieux; il pourroit être aimé à moins de frais. Je calcule déjà...

LA MARQUISE.

Bon! vous allez faire d'une passion une affaire de calcul...

LA COMTESSE.

Écoutez, Madame, je vous en crois plus proche que moi. Sentez donc que moins un amant est fait pour plaire, plus il est satisfait d'avoir plu, la reconnoissance l'engage à des soins plus vrais et plus tendres, à la soumission la plus respectueuse; et vous m'avouerez que ces qualités ne nuisent pas à la constance.

LA MARQUISE.

Mais, vraiment, c'est ce que j'y trouve de pis.

LA COMTESSE.

Oh! pour cette fois, Marquise, vous pouvez vous vanter d'être seule de votre avis.

LA MARQUISE.

J'en suis fâchée pour l'amour de vous, Madame; j'admire seulement la peine que vous prenez à soutenir une mauvaise thèse.

LA COMTESSE.

C'est que je la trouve bonne, et la veux défendre sans me mettre en peine de combattre votre choix.

LA MARQUISE.

Pour le combattre, il faudroit attendre que j'en eusse fait un.

LA COMTESSE.

Fait ou non fait, prenez garde au premier: car, avec la belle façon de penser que vous affichez, il pourra vous humilier.

LA MARQUISE.

M'humilier! et pourquoi, s'il vous plaît? Sachez, Madame, que personne n'a le droit de me faire rougir. Je vis avec tout le monde, mais je n'aime personne.

LA COMTESSE.

Vous puisez cette morale dans le *Méchant*. Peut-être quelqu'un aura-t-il un jour la gloire de vous la faire oublier.

LA MARQUISE.

En tout cas, vous pouvez être sûre que ce ne sera pas ce vilain chevalier d'Arles qui vaincra mon indifférence; je vous le laisse.

LA COMTESSE.

En ce cas, c'est un honneur réservé à quelque Montfort; vous brillerez sous ses lois jusqu'à ce que la honte ou la rage d'un tel choix vous apprenne à porter des hommes un jugement plus juste.

LA MARQUISE.

Écoutez, Madame; une autre que moi seroit choquée de vos petites réflexions, mais les enfances de votre génie ne sont pas faites pour blesser mon amour-propre : c'est l'envie de paroître encore jeune qui vous fait raisonner comme une pensionnaire de couvent. Affichez la candeur tant qu'il vous plaira, ma chère petite; mais au moins choisissez mieux vos dupes.

LA COMTESSE.

Si de l'avoir été de vous, Madame, est un ridicule à vos yeux, je le préfère à ceux dont vous faites parade.

LA MARQUISE.

Oserois-je vous demander, belle reine, quels sont ceux que votre perspicacité m'adjuge?

LA COMTESSE.

Une dépravation d'esprit qui, si vous n'y prenez garde, doit vous conduire infailliblement à celle des mœurs.

LA MARQUISE.

J'espère que vous me permettrez d'appeler de ce jugement; mais, pour prévenir plus sûrement les cruels effets de votre prédiction, faites-moi, je vous prie, la grâce de me procurer la lecture des ouvrages licencieux de votre abbé, afin d'y puiser les leçons de sagesse dont vous croyez que j'ai besoin.

LA COMTESSE.

Cette plaisanterie est digne de vous, Madame, mais je puis vous assurer que ces prétendus ouvrages n'auront jamais fait autant de

tort à ma réputation que votre dangereuse connoissance.

LA MARQUISE.

Vous croyez, ma petite? Eh bien, il n'y a rien de plus aisé que de vous débarrasser de cet écueil; aussi bien notre petit commerce commence-t-il à devenir trop fastidieux. Allez, mon cœur, devenez une bonne ménagère pour plaire à votre benêt de mari; s'il se dégoûte un jour de vos charmes surannés, prenez quelque gros magot de singe pour consolateur; avec cela ornez-vous l'esprit de la *Bibliothèque bleue*, et vous serez la femme de France la plus respectable.

Dans cet instant, Montfort repassa; la marquise l'appela, monta dans sa voiture, et quitta pour la vie une intime amie de six mois. Ces deux femmes s'étoient liées ensemble sans savoir pourquoi, et elles se brouillèrent sans savoir comment.





UN RÊVE
DE
MADEMOISELLE CLAIRON

Un soir j'étois seule au coin de mon feu; je me mis à composer une pièce de clavecin. Je l'écrivis : je la crus superbe. Je la jouai : elle me parut détestable. Je me dis : « Voilà deux heures de temps perdu ; il faut le réparer. » Je me remis dans mon fauteuil, et je m'endormis. Endormie., je rêvai. Je rêvai de la beauté, de la profondeur, de la simplicité des arts; et, quoique en rêvant, la difficulté d'y exceller ne m'échappa pas. Mais peu à peu le délire se mêla à la vérité, il me sembla que j'étois Mlle Clairon : malgré cette métamorphose

j'étois pourtant aussi un peu moi, et nous n'y perdions ni l'une ni l'autre. Je me promenois dans ma chambre d'un pas majestueux, je me regardois avec satisfaction dans toutes les glaces dont mon appartement étoit décoré. Me trouvant une démarche si imposante, je regrettois avec amertume d'avoir quitté le théâtre, et puis je m'avouois que je n'y avois réussi qu'à force d'art, et il me sembloit que, si j'avois à recommencer cette carrière, je prendrois une autre route, plus simple, plus sûre, qui demanderoit peut-être autant d'étude, mais plus de génie et moins d'efforts.

Tandis que j'étois livrée à une foule de réflexions assez contradictoires, on m'annonce deux jeunes gens qui demandent à me parler, l'un de la part de M. de Voltaire, l'autre de la part de Monet, ancien directeur de l'Opéra-Comique. Je les admis tous deux en ma présence. Le protégé de M. de Voltaire me remit une lettre de sa part, par laquelle il me supplioit, moi Clairon, d'aider de mes conseils l'homme du monde qui avoit le plus de dispositions pour le théâtre : car jamais, selon lui, on n'avoit débité des vers avec plus de grâce,

et peu d'acteurs savoient faire autant valoir le mérite d'un auteur. Il joignoit à un bel organe l'avantage d'une belle figure. Je le priai de déclamer quelque scène ; il en choisit une d'*Alzire*, et je crus entendre Le Kain. Son jeu en étoit une copie fidèle ; mais son beau visage restoit toujours le même, et toute son expression résidoit dans ses gestes et dans son attitude. Je voulus lui faire quelques observations ; mais sa réponse fut toujours : « Mademoiselle, M. Le Kain fait ce geste... c'est son attitude à cet endroit.

— Cela est vrai, Monsieur, lui dis-je, et vous avez sur lui l'avantage de la jeunesse et de la figure ; vous êtes trop parfait pour avoir besoin de leçons. Je vais vous donner une lettre pour mes anciens camarades, et je ne doute pas que vous ne soyez admis au début. »

Lorsque je me fus débarrassée de cette sublime merveille, je m'occupai de l'autre jeune homme. Il étoit moins grand et moins régulièrement fait que le premier ; il n'étoit point beau, mais il avoit beaucoup de physionomie.

« En quoi, lui dis-je, Monsieur, peut-on vous être utile ?

— Madame, je me destine au Théâtre-François.

— Monsieur, appelez-moi mademoiselle; on ne m'appelle plus madame. Avez-vous déjà paru sur quelque théâtre?

— Non, Mademoiselle. Je comptois aller jouer en province; mais M. Monet, qui m'a reconnu des dispositions, m'a conseillé de chercher plutôt auprès de vous quelque recommandation assez puissante pour vous engager, Mademoiselle, à me donner des avis : comme je n'en ai point trouvé, j'ai hasardé de me présenter seul, et je me suis fait annoncer de la part de M. Monet.

— Ce n'est donc pas lui qui vous envoie?

— Non, Mademoiselle. Je vous avoue que j'ai pris son nom sans sa permission, le croyant plus recommandable que le mien qui est tout à fait inconnu.

— Ah! le sien me l'est presque autant; mais n'importe, votre physionomie m'intéresse. Asseyez-vous, Monsieur, et causons... Ah! allez me chercher mon sac à ouvrage que voilà sur cette console, au bout de cet appartement; que je vous voie marcher, s'il vous plaît... Là, près de

ce nécessaire du Japon... Monsieur, je vous rends grâces. Cela est bien, vos mouvemens sont aisés; vous n'avez point d'apprêt, point de disgrâces; mais vous n'avez point de noblesse. Avez-vous jamais eu l'occasion de voir des gens de qualité dans la société ?

— Non, Mademoiselle.

— Je le vois bien.

— Je sens, Mademoiselle, que j'ai mal pris mon moment; le monsieur que je viens d'entendre...

— On ne dit point le monsieur, mon ami, cela est de mauvais ton... Eh bien ! par exemple, que pensez-vous de ce jeune homme?

— Vous avez prononcé sur son talent, Mademoiselle; je ne puis qu'applaudir à ce que vous lui avez dit.

— Cela est honnête; mais encore?

— Mademoiselle, il m'avoit séduit, je l'avoue; mais les réflexions que vous lui avez fait faire m'ont paru si justes que je ne comprends pas comment il ne les a pas saisies avec transport.

— Vous avez de l'esprit et du tact... Dites-moi, qui vous a montré à déclamer?

— Personne, Mademoiselle : je suis né avec la passion du spectacle, j'y ai beaucoup été; mais, depuis un an que je me destine au théâtre, M. Monet m'a empêché d'y aller; il m'a prêté des livres, et a voulu que je bornasse mon étude à lire et à déclamer devant une glace.

— Et quels livres vous a-t-il prêtés, ce Monet? Est-ce qu'il sait lire?

— Mademoiselle, M. Monet est un homme d'esprit et de goût; il est obligeant et serviable; il a rendu à toute ma famille des services que des gens plus opulens et plus en crédit que lui nous avoient refusés.

— Je suis contente de vos sentimens et de votre esprit, et cela n'est ni indifférent ni étranger à la pratique des arts. Mais encore, quels livres Monet vous a-t-il prêtés? Des opéras-comiques, sans doute?

— M. Monet m'a prêté, Mademoiselle, les théâtres de Corneille, de Racine, de Crébillon et de Voltaire. »

Il me semble que j'eus une longue conversation avec lui sur ces différens auteurs; mais elle est restée dans les ténèbres de mon rêve.

Ayant reconnu à mon écolier un esprit natu-

rel, mais sans culture, de la chaleur, de la docilité, je lui dis :

« Quels sont, Monsieur, les rôles que vous vous croyez posséder le mieux, et que vous vous proposez de me faire entendre?

— Mademoiselle, celui de Néron dans *Britannicus*.

— Seulement! Mais, Monsieur, avant de vous entendre, faites-moi la grâce de me dire qui étoit Néron.

— Mademoiselle, c'étoit un empereur qui vivoit à Rome.

— « Qui vivoit à Rome » est bon. Mais étoit-il empereur romain, ou demeuroit-il à Rome pour son plaisir? Comment étoit-il parvenu à l'empire? Quels étoient ses droits, sa naissance, ses parens, son éducation, son caractère, ses penchans, ses vertus, ses vices?

— Mademoiselle, le rôle de Néron répond à une partie de vos questions, mais pas à toutes.

— Monsieur, il faut non seulement répondre à ces questions, mais à toutes celles que je vous ferai encore. Et comment pourrez-vous rendre le rôle de Néron ou tel autre qu'il vous plaira,

si vous ne connoissez pas la vie du personnage que vous voulez représenter comme la vôtre même ?

— J'ai cru, Mademoiselle, qu'il suffisoit de bien connoître la pièce pour saisir le sens de son rôle.

— Vous avez mal cru, Monsieur, vous allez en convenir ; écoutez-moi. Avez-vous quelque teinture de l'histoire ?

— Non, Mademoiselle, pas beaucoup.

— Mais, enfin, vous avez bien ouï parler de Henri IV, par exemple?

— Ah! j'en sais jusque-là.

— Vous savez donc tout ce que la couronne de France lui a coûté à conquérir?

— A peu près ; je ne suis cependant pas très fort sur les détails de sa vie ; je ne la connois, je vous l'avoue, que par la *Henriade*.

— Cela me suffit. Vous savez peut-être aussi que le trône ne fut pas disputé à Louis XIV comme à lui ?

— Mais... je le présume, parce que je n'ai jamais ouï dire le contraire.

— Eh bien, si vous aviez à jouer le rôle de ces deux princes, croyez-vous que vous n'auriez

pas à changer totalement votre maintien, votre contenance, votre démarche, votre expression, vos accens, et jusqu'à la plus petite nuance de votre rôle ? Ce sont cependant deux monarques françois, à l'un et à l'autre on a décerné le surnom de Grand, ils ont régné dans le même siècle. D'où vient donc cette différence? Cette différence, Monsieur, ne vient pas seulement de celle de leur caractère, ne vous y trompez pas; c'est qu'il y en a une immense dans l'esprit, dans le ton, dans les mœurs, dans les opinions d'un homme qui a conquis son royaume à la pointe de son épée, et dans l'esprit, le ton, les mœurs, les opinions d'un homme né sur un trône affermi. Ce n'est pas tout; indépendamment de cette connoissance qu'on ne peut acquérir que par une étude réfléchie de l'histoire, il est encore nécessaire de la lire pour savoir ce qu'étoient au rôle principal les personnages accessoires que l'auteur a introduits dans sa pièce; comment il étoit, comment il vivoit avec eux. Cette connoissance bien acquise donne à l'acteur qui sait voir et sentir toute la clef de son rôle. Son effort ensuite doit être de s'identifier avec le héros qu'il a à repré-

senter. S'il a bien vu, s'il a senti juste, le reste est une affaire de mémoire et d'habitude qui va toute seule.

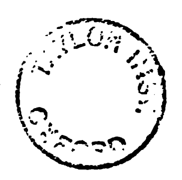
— Ah ! Mademoiselle, vous me désespérez !

— Et d'où vient?

— C'est que je suis frappé de la vérité de tout ce que vous venez de dire. J'ai vingt-deux ans; je suis d'une ignorance profonde; il me faudroit dix ans pour acquérir les connoissances qui me manquent, dix ans pour apprendre à les employer, et quand je pourrois me montrer, je ne serois plus bon qu'à l'emploi des tyrans, qui sont communément les plus sottes gens du monde.

— Ah ! que pardonnez-moi. Je conviens bien que les tyrans sont ordinairement les plus sottes gens du monde, mais je ne vous condamnerai point à ce fastidieux emploi. Je conviens bien encore qu'une grande connoissance de l'histoire et des mœurs des anciens vous abrégeroit beaucoup de temps et de peines, mais on peut y suppléer. Ne désespérez de rien; je me charge de vous, et je vous dirai mon secret. Je commencerai par vous prêter

quelques livres, où vous trouverez tout ce qui concerne la vie de Néron; puisque vous en savez le rôle, appliquez-vous à bien saisir son caractère. Il fut cruel, cherchez-en les causes : voyez si vous les trouverez dans la trempe de son âme, dans la corruption de sa cour ou de son siècle, dans l'enchaînement des circonstances, qui souvent nous forcent à être tout autres que la nature ne nous fit : un grand acteur sait faire sentir toutes ces nuances. Ensuite, Monsieur, vous aurez la bonté de me faire l'extrait de la pièce de Racine, et d'y remarquer les différences qui peuvent se trouver entre l'histoire et la tragédie. Je vous accorderai un mois pour faire cet essai. Je ne vous demande pas un discours académique : vous ne parlez pas mal, Monsieur; écrivez comme vous parlez, et cela me suffit... A présent, voyons ce que vous savez faire. Dites-moi quelques scènes de la vie de Néron... Par exemple, sa première scène avec Narcisse, et la scène du troisième acte avec Burrhus... Eh bien! tout cela ne vaut rien. Vos traits m'annoncent un mouvement violent dans votre âme, et votre corps est immobile, cela n'est pas possible; vous jouez l'amour, la



fureur, mais vous n'êtes ni amoureux ni furieux. Vous avez cependant plus de talent que le protégé de M. de Voltaire; mais, lorsque vous aurez fait l'étude que je vous prescris, vous sentirez que moi, ignorant spectateur du parterre, après vous avoir vu jouer comme vous venez de faire, je m'en irai sans savoir ce que c'étoit que Néron, sans entrevoir la différence qu'il mettoit entre Narcisse et Burrhus. Est-ce qu'il ne doit pas avoir avec Narcisse un ton de supériorité, ressentir cette aisance et ce soulagement que la lâcheté sait procurer au vice? N'éprouvera-t-il pas, au contraire, avec Burrhus une sorte de contrainte et de malaise, suite nécessaire de ce respect involontaire que la vertu arrache même aux cœurs corrompus, et de l'habitude que Néron a d'obéir à celui qui a pris soin de sa jeunesse? Il aura encore une autre attitude avec sa mère. Partout il doit être empereur, mais son âme ne peut être un instant dans la même assiette. Vous vous êtes, à la vérité, occupé du jeu de votre visage, mais il faut que toute votre personne soit d'accord; il faut de l'expression, et non pas des grimaces. Voilà, Monsieur, les leçons qu'on peut donner à un

acteur; celui que la nature n'a pas destiné à en profiter ne sera jamais qu'un acteur médiocre.

— Mademoiselle, oserois-je vous faire une objection ?

— Dites, Monsieur.

— De cette manière, il est impossible de former un acteur comique : car où trouve-t-on écrite la vie des personnages comiques?

— Elle est, Monsieur, écrite bien plus sûrement, pour qui sait la lire, dans le grand livre du monde; mais le malheur de notre profession est que les pages les plus intéressantes de ce livre nous sont souvent fermées. C'ést à nous, Monsieur, à obtenir, par notre mérite personnel, qu'on nous y laisse lire, et à achever de détruire un préjugé aussi barbare que nuisible aux progrès de l'art; cette tâche, au reste, vous est plus aisée qu'à nous.

— Mais, comme je me destine au tragique, croyez-vous, Mademoiselle, qu'au moyen de l'étude que vous voulez bien diriger, je serai en état de rendre un rôle?

— Non, assurément, Monsieur; je vous ai déjà dit qu'il faudra ensuite apprendre de la tête aux pieds le personnage que vous voudrez

rendre : il faudra apprendre à être vrai, Monsieur. Vous avez à Paris un modèle unique, que vous irez voir rarement, s'il vous plaît : car ce sont les grands modèles qui perdent les élèves.

— Et ce grand modèle ?

— C'est M. Caillot : examinez-le bien, ne le copiez pas ; mais tâchez de deviner les ressorts qui le font mouvoir ; ils sont tous dans son âme. Voyez-le dans *Silvain,* dans *le Déserteur,* dans *Lucile,* dans *l'Amoureux de quinzè ans ;* voyez-le père, amant, mari, gai, triste, enjoué, pensif, absorbé, il est toujours juste et vrai. Plus vous l'étudierez, plus vous découvrirez de nuances fines et sublimes dans son jeu. Si vous vous surprenez à vouloir l'imiter, ne le voyez plus ; vous profiterez plus peut-être à voir jouer les mauvais acteurs, pourvu que vous sentiez qu'ils sont mauvais, qu'à suivre pas à pas les acteurs sublimes. Lorsque vous commencerez à être un peu formé, je vous permettrai d'aller admirer le jeu de M. Le Kain, qui a aussi un mérite rare ; et il le seroit bien plus encore s'il n'étoit captivé par les entraves qu'une poésie épique et trop périodiquement cadencée donne aux acteurs ainsi qu'aux auteurs. Mais, je vous l'ai

dit, vous n'êtes pas encore en état de profiter de ce grand modèle, vous tomberiez dans l'écueil de tous ses jeunes admirateurs, vous en deviendriez le froid copiste; il faut que vous vous soyez fait un jeu à vous avant de le suivre.

— Mademoiselle, permettez-moi encore une question. De ce que vous venez de dire ne m'est-il pas permis de conclure que vous préférez M. Caillot à M. Le Kain ?

— Je ne répondrai point à cela, Monsieur; je vous dirai seulement qu'il faut toujours étudier la nature de préférence à l'art, et que mes succès ont perdu un grand nombre de débutantes qui n'étoient peut-être pas sans talent. Mais ne croyez pas que vos recherches soient bornées à ce que je viens de vous dire. Un cours de tableaux et de statues vous sera, avec le temps, fort utile. Peut-être le ferai-je avec vous, pour vous apprendre à bien voir et à faire un bon usage de ce que vous aurez vu. Je n'aurai garde de diriger votre coup d'œil sur telle ou telle attitude. Si le statuaire ou le peintre a bien rempli sa tâche, vous apercevrez dans l'instant le sentiment, la passion qu'il a voulu

rendre. Nous examinerons cette passion et ses effets, nous verrons si l'attitude et l'expression que l'artiste leur a données sont vraies ; et, à force d'observations, votre âme, accoutumée peu à peu à recevoir subitement toutes ces diverses impressions, pliera insensiblement toute votre personne à suivre ses mouvemens, et vous finirez par savoir jouer la comédie. Adieu, Monsieur. Laissez-moi votre nom et votre adresse ; demain je vous enverrai des livres.

— Mademoiselle, puisque vous voulez bien me prêter quelques livres d'histoire, aurez-vous la complaisance d'y joindre ceux qui pourront m'instruire sur l'histoire de Phèdre, de Bajazet et des autres héros de Racine ?

— Non, Monsieur, et par une bonne raison, c'est que je n'en connois pas.

— Il n'en existe donc pas ?

— Non. Nous étudierons la pièce ensemble, et nous nous ferons un modèle.

— Et comment se fait-on un modèle?

— Comment, Monsieur? comme un peintre se représente la physionomie de ses personnages ; avec du génie : le génie devine tout.

— Et si je n'en ai pas ?

— Vous renoncerez à jouer la comédie, Monsieur, ou vous renoncerez du moins à la réputation de grand acteur; vous gesticulerez, vous crierez, vous prendrez des attitudes, vous vous mettrez en scène avec le parterre et les loges; et, lorsque vous passerez dans certains quartiers de Paris, vous aurez la consolation de vous entendre préférer à Caillot et à Le Kain, et vous vous persuaderez à la fin que vous les surpassez, tant le public est connoisseur et l'amour-propre crédule.

— Le mien n'est pas, je m'en flatte, si aisé à contenter; ce genre de succès ne me suffiroit pas.

— En ce cas, Monsieur, je vous en promets d'autres. »

Tout mon regret, à présent que je suis bien éveillée, est que Mlle Clairon ne se souviendra jamais d'avoir dit un mot de tout cela, et que ce sera autant de perdu pour le premier écolier qui viendra la trouver. Ce qui m'afflige encore, c'est de ne point revoir mon élève. Depuis ce temps, je ne manque pas d'aller à tous les dé-

buts annoncés, dans l'espérance de le retrouver; mais je ne vois jusqu'à présent que des protégés de M. de Voltaire.





TABLE



Imprimé par Jouaust et Sigaux

POUR LA COLLECTION

DES CHEFS-D'ŒUVRE INCONNUS

Novembre 1885

Richard Hatchwell
16.11.1985
[ZAH]

